

Robert PINGET, *Autour de Mortin*, 1965, « Chuchotements »

2 personnages qui dialoguent :

- 1 qui parle beaucoup (celui qui voit par la fenêtre)
- 1 qui parle peu

Ils regardent quelqu'un (troisième personnage) qui fait quelque chose

Partie 1 : tirade du premier personnage (ligne 1-13)

Partie 2 : dialogue (ligne 14-26)

Explication linéaire

Ce texte est extrait d'une courte pièce de Robert Pinget intitulée « Chuchotements » dans le roman *Autour de Mortin*, publié en 1965. Ce texte se présente comme un dialogue entre deux personnages qui ne sont pas nommés et dont on ne connaît pas le genre. Ce dialogue apparemment très plat est la description méticuleuse de ce qu'un personnage voit par la fenêtre : un homme manipule des objets de la vie quotidienne mais on sent bien derrière cette apparence de banalité qu'il y a « quelque chose » de plus inquiétant et de plus mystérieux. Ainsi, il y a une tension entre la simplicité stylistique et l'étrangeté évidente de cette scène que le lecteur est obligé d'interpréter parce qu'il ne dispose d'aucune explication logique ou rassurante. **Comment ce texte de Robert Pinget, en mettant en scène la curiosité humaine, montre-t-il que le regard est toujours une exagération ?** Dans la première partie qui va de la ligne 1 à la ligne 13, on a une tirade très méticuleuse et presque maniaque qui se contente de décrire ce que fait le personnage sans ajouter de commentaires. Dans la deuxième partie qui va de la ligne 14 à la fin, le dialogue s'accélère et il y a une forme de suspense qui laisse supposer une accélération de l'action.

Repérage de procédés littéraires / figures de style

- **Asyndète** : absence de mots de liaison, de liens de coordination dans la phrase
- **Parataxe** : ——— entre les phrases
- **Anaphore**

Dans la première partie qui va de la ligne 1 à 13, on a une tirade extrêmement répétitive qui accumule la description des gestes et des objets. Le texte s'ouvre par de courtes phrases saccadées avec une syntaxe anaphorique qui témoigne de l'importance essentielle du personnage désigné par le pronom personnel « il » : ici, le « je » n'aura aucune place, il ne s'agira pas de parler de soi mais de parler de quelqu'un. Cet effet de répétition obsessionnelle passe aussi par le procédé de la parataxe qui permet de fabriquer un rythme rapide, nerveux, qui correspond parfaitement à la situation : le personnage décrit en temps direct (live) les gestes et les actions d'un troisième personnage qu'il observe. Les premiers gestes qui sont décrits sont parfaitement ordinaires et relèvent de la vie la plus ordinaire. Cette banalité se traduit aussi par la simplicité syntaxique, la succession télégraphique de phrases brèves. Dès le début de cette scène, le spectateur est en droit de se demander quel est l'intérêt de la situation. Par ailleurs on constate une forme de précision obsessionnelle du personnage qui parle et qui semble exagérément fasciné par ce qu'il voit. Il y a donc une tension entre la méticulosité et le peu d'intérêt de ce qui est décrit. Cependant, la parataxe engendre progressivement un effet d'inquiétude ou d'énervement

par lequel le spectateur peut avoir l'impression qu'il va finir par se passer quelque chose. Le spectateur est donc obligé d'interpréter ce qu'il voit pour lui donner une signification, pour lui prêter un intérêt narratif et deux termes apportent un peu d'épaisseur dans cette litanie : « chemise » « dossier ». Ces deux termes pourraient générer une interprétation judiciaire ou policière du texte en accordant au terme « dossier » une valeur d'enquête et par conséquent le texte devient ambigu : soit les deux personnages qui parlent seraient des policiers qui espionnent un présumé coupable soit au contraire ce « il » anonyme serait l'équivalent d'un policier ou d'un juge. La didascalie « un temps » est logique puisque celui qui parle dépend de l'action de celui qui est regardé mais en même temps cette didascalie provoque une forme d'inquiétude, de silence nerveux à l'intérieur duquel on attend qu'il se passe enfin quelque chose et pourtant il ne se passe toujours rien, le personnage hésite et « range le dossier dans la valise ». Mais immédiatement après il ouvre le dossier de telle sorte que le spectateur hésite sur l'interprétation du texte comme le personnage hésite lui-même. Il y a une superposition d'indécision : il y a l'hésitation du « il », l'hésitation du lecteur et l'hésitation du personnage qui parle qui remplace le commentaire par la simple description parataxique. Il y a une déception pour le lecteur qui finit par avoir un effet comique : le papier de la ligne 7 n'est pas un papier important mais celui d'un sandwich. Il y a une volonté comique chez Pinget qui s'amuse avec le théâtre, avec le dispositif qu'il a lui-même créé. Le texte se poursuit par le même genre d'action privée de signification importante et qui relève d'une pure gestuelle quotidienne « il ramasse le sac ». C'est donc comme si quelqu'un décrivait avec obstination la vie la plus banale, la plus quotidienne, la plus plate et le texte vaudrait par le rythme de cette syntaxe répétitive construite par parataxe. Pourtant deux objets vont bousculer la banalité du texte : « la carte de géographie » « les tenailles ». Les tenailles qui introduisent brutalement une connotation de crime si bien que le spectateur peut maintenir l'espoir qu'il va se passer quelque chose et que cet homme décrit va commettre quelque chose d'étonnant. Cependant la description se poursuit tranquillement avec le même rythme syntaxique jusqu'à ce qu'apparaisse une expression vide de signification mais qui suscite forcément la curiosité du spectateur : « il cherche quelque chose ». Celui qui parle ne voit pas ce « quelque chose » par conséquent le spectateur non plus et celui-ci est obligé d'interpréter, il peut imaginer ce qu'il veut. Ce quelque chose n'est pas précisé, on ne connaît pas sa nature et cette ambiguïté correspond à l'ambiance générale du texte, c'est-à-dire qu'on ne sait pas qui est ce « il » qui reste anonyme et indéterminé et on ne sait pas qui parle. Cette première partie s'achève par une forme de suspense, ce quelque chose semble important pour lui et promet aux spectateurs une péripétie. Dans cette première partie qui est une tirade obsessionnelle, le personnage qui parle accumule les phrases de la manière la plus neutre et objective sans faire aucune analyse, aucun commentaire, il n'y a pas de « je » comme si le personnage ne faisait qu'enregistrer ce qu'il se passe. Il n'y a rien de naturel dans cette langue qui est purement théâtrale et personne ne parle comme ça. Cependant rien de ce qui est dit n'est étrange, n'est choquant ou inquiétant au contraire c'est presque banal.

La deuxième partie le dialogue s'accélère grâce à l'intervention régulière d'un interlocuteur qui relance la description par un commentaire et des questions. En effet, l'interlocuteur propose une hypothèse sur la nature du quelque chose qui n'est finalement qu'un tricot, il a donc une déception pour le spectateur et une forme d'humour évidente qui s'amuse à jouer avec les attentes du spectateur et de les décevoir. Après cette déception apportée par le tricot, la description reprend avec la répétition de certaines formulations « il soulève la planche » et le spectateur peut avoir l'impression d'éternel recommencement comme une sorte de cauchemar théâtral qui recommencerait indéfiniment. Mais tout à coup

il se passe quelque chose « il recule en vitesse ». Est-ce qu'il recule car il a vu qu'il était espionné ? Est-il paranoïaque ? Le texte ne le dit pas mais on sent bien qu'il s'est passé quelque chose comme si le « il » avait enfin compris qu'il était espionné. Après la question de l'interlocuteur ligne 18 qui relance la conversation, l'action est modifiée car le « il » observé semble faire un malaise et ceci a enfin un impact sur la parole du personnage qui pour la première fois commence à hésiter « il... il... ». L'interlocuteur pose une question qui témoigne de son intérêt pour la situation « il ne peut plus se relever » comme s'il espérait que l'autre soit mort. La dernière réplique est la description d'un homme malade « remplir un verre d'eau » « prendre quelque chose » « avaler », ici le spectateur suppose que c'est un médicament. Cependant l'attitude du « il » paraît incohérente puisqu'il vide le verre d'eau avant d'avalier le médicament. En tout cas c'est l'attitude d'un homme qui ne se sent pas bien mais pourtant le personnage qui parle semble indifférent au malheur de ce « il » puisqu'il continue de s'exprimer avec la même patience et précision et le même rythme de parataxe ce qui provoque un effet d'interrogation chez le spectateur comme s'il refusait toute intervention personnelle. L'intérêt de la parataxe est d'insister sur le côté machinique du personnage qui a apparemment aucune émotion, qui n'exprime aucune sensation. A la fin du texte le « il » semble redevenu normal « il noue soigneusement sa ceinture ». Dans cette deuxième partie on a vu que le dialogue s'est accéléré et que parallèlement le « il » a fait un malaise. Cependant le spectateur ne saisit toujours pas la signification de la scène, il est obligé d'interpréter les enjeux en fonction de sa propre personnalité. Cela témoigne que le théâtre, c'est toujours de la parole qu'on doit interpréter.

Dans la première partie on a vu un personnage qui décrit précisément ce qu'il voit par la fenêtre à un interlocuteur muet. Puis dans la deuxième partie, l'action s'emballe avec le malaise du personnage. Ainsi, on constate que cette scène est parfaitement théâtrale dans le sens où c'est la mise en scène de la parole. Ce texte fait inévitablement écho à Par la fenêtre.